

Nicolas Gilsoul

Jacques Cuisin



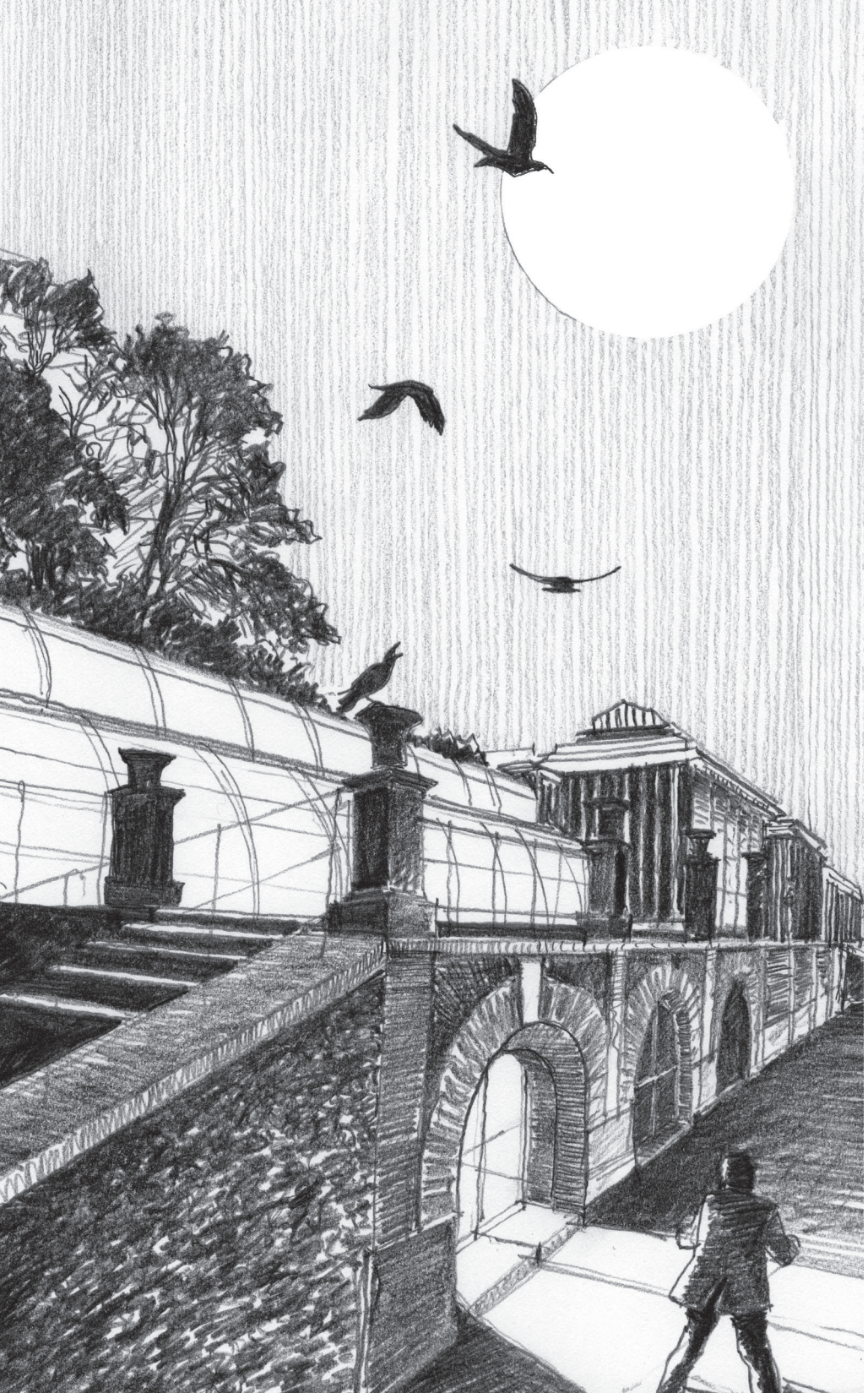
**VOYAGES
EXTRAORDINAIRES**

**AU MUSÉUM NATIONAL
D'HISTOIRE NATURELLE**



R

Robert Laffont



 Neuf mois plus tôt 

Onze heures du soir. La brume aux abords de la Seine s'épaissit. Dans l'obscurité du Jardin des Plantes, une chouette lance un cri d'alerte. Elle garde le labyrinthe végétal situé à l'angle des rues Cuvier et Linné, dans le 5^e arrondissement de Paris.

Le feuillage murmure. Trente mètres plus bas et un peu plus au sud, sous terre, vivent pour l'éternité des millions de créatures extraordinaires. Le Muséum national d'histoire naturelle veille sur des réserves méconnues du grand public. La porte en est bien gardée. Derrière les serres tropicales, une silhouette marque un temps d'arrêt. Puis disparaît.

Une grille lourde, un couloir creusé dans la pierre et un escalier que personne (ou presque) n'emprunte à cette heure. Ronflement des machines qui renouvellent l'air sans jamais s'arrêter. La silhouette est celle d'un homme d'une soixantaine d'années, robuste et bien soigné. Sous le Jardin, il se dirige désormais sans se presser vers une porte bleu nuit avec la démarche souple et débonnaire d'un ours de montagne. Les charnières

ricanent comme une meute d'hyènes. Ça l'amuse. Les lourds battants coupe-feu se referment sur un silence assourdissant. Les antichambres se succèdent, impersonnelles comme celles des abris antiatomiques. D'autres marches. À gauche, une porte plus petite. Une plaque imprimée, des chiffres en vert sur blanc : « 29 ».

Ce code énigmatique indique l'altitude du plateau. L'homme s'arrête vingt-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer. À son débit normal, la Seine coule un peu plus bas, à vingt-six mètres soixante-douze. Il pourrait descendre encore, mais les abysses attendront. Après une ultime chicane, une grande salle révèle de longues armoires d'acier montant jusqu'au plafond de béton. Posées sur des rails, les bibliothèques mobiles se blottissent pour rentabiliser l'espace. Les compactus compactent. Mises bout à bout, toutes leurs étagères dépassent la longueur du boulevard périphérique parisien : trente-cinq kilomètres.

L'homme hésite. Se balance d'un pied sur l'autre. Flâne. Cherche. Les murs structuraux sont doublés de treilles d'acier à larges mailles. Elles supportent une colonne de crânes cornus dont les tailles suggèrent de légendaires minotaures. Plus loin, des carapaces de tortues aujourd'hui disparues dessinent une allée de boucliers pour titans. Le visiteur se fige. Il cesse de respirer, tend l'oreille. Puis griffonne dans un minuscule carnet de cuir : « Remplacer le starter des tubes à incandescence. Tortues Luth / 29. »

Ce soir encore, le hasard a décidé de son escale. L'homme se rapproche des compactus aveugles. Il s'accroupit. Il sort de sa poche un trousseau de toutes petites clés et en introduit une au ras du sol, dans l'épaisseur de la plinthe. Chaque armoire mobile porte sur sa tranche un volant. Une barre de gouvernail pour piloter une goélette ou sceller un coffre-fort. Les mains aux doigts courts et les avant-bras puissants tournent la roue. Les armoires habitées s'écartent lentement. Elles couinent en frottant contre le rail. Elles sont bien remplies, alourdies par les tonnes de spécimens qu'elles abritent, les litres de conservateurs contenus dans des bocaux dont les plus anciens datent du xvii^e siècle. La roue ralentit. Le passage libre mesure à peine soixante centimètres. C'est un étroit canyon. La lumière est ténue. Il n'en veut pas plus. Agile et animal, il pénètre dans la faille, se faufile entre des centaines de lézards conservés dans l'alcool. Les plus petits mesurent quelques millimètres. Les plus grands dépassent la taille d'un humain. Un royaume de sauriens de poche et de salamandres géantes.

Le visiteur chantonne tout bas :

— Am stram gram...

Il avance lentement et de profil pour ne rien accrocher. Ses doigts sont levés comme ceux d'un chef d'orchestre. Sa gestuelle est précise. Le moindre faux pas pourrait briser ces flûtes de verre au contenu précieux. Il y en a des milliers. Et autant d'étiquettes à l'écriture élégante. Enrubannant la base des flacons, elles

donnent un nom latin, le lieu du prélèvement, le nom d'un explorateur, une date et un numéro d'inventaire. De quoi se raconter des histoires. L'homme a repéré l'objet de son désir. Il tend le bras et soulève délicatement une fragile éprouvette de vingt-trois centimètres de haut au pied évasé. Son couvercle est scellé au plomb. À l'intérieur nagent deux dragons enlacés dans un liquide ambré. Le papier est jauni, piqueté. Les lettres fines datent de 1820, l'année de leur description par un certain Heinrich Kuhl, zoologiste allemand rendu célèbre par sa monographie sur les chauves-souris. Les minuscules dragons sont arrivés au Muséum dans les malles d'une expédition périlleuse en terres australes. Les explorateurs, François Péron et Charles Lesueur, ont capturé ces caméléons endémiques des Seychelles lors d'une escale. Ce sont les uniques représentants du genre *Archaius*. Rares à l'époque, en danger d'extinction aujourd'hui. S'ils ressemblent à bien d'autres frères caméléons, leur menton est inimitable : il forme une saillie pointue, cachée dans un peigne d'excroissances épineuses. Le dragon a le menton en galoche et l'œil torve. Le visiteur glousse devant le diablotin. Il repose son trésor au milieu des autres. La parenthèse de rêve qu'il est venu chercher le comble.

Il fait partie de celles et ceux qui veillent sur toutes les collections de l'Institution depuis des années, et pourtant, à l'occasion, il trouve encore des pépites qui lui avaient échappé. Jacques Cuisin va devenir mon complice dans quelques mois. Il n'en sait encore rien.

Neuf mois plus tôt

Sa silhouette bonhomme remonte les pentes de la montagne Sainte-Geneviève vers le Panthéon. En bas, la nuit se referme sur les réserves souterraines du Muséum. Les salles ne comptent plus aucun humain. Il flotte une odeur entêtante. Organique. La température est constante. L'hygrométrie aussi. Les machines respirent par la bouche.

Plus rien ne bouge. Ou presque.



 Le Jardin 

Libéré des ombres de la nuit, le Jardin des Plantes résonne du chant des mésanges. Elles zinzinent avant l'ouverture au public. Le vol court, oscillant, elles se poursuivent d'un arbre à l'autre.

Mille trois cents mètres plus haut, l'édredon confortable des stratocumulus s'étire dans le ciel d'Île-de-France. Vu d'ici, Paris ressemble à une élégante tapisserie. Les fils de soie, de coton et de laine tissent des rues et des boulevards, dessinent des quartiers et des îlots, des places et des jardins publics. Quelle merveille d'élégance et de délicatesse, d'inventions et d'audaces, de désaveux et de coups d'éclat. La maille se distend et la ville s'étire, poussant des tentacules à l'assaut des forêts mordorées. Au centre de l'ouvrage coule depuis toujours un fleuve de velours. Sur sa rive gauche, à l'abri d'une colline, se love un jardin à mésanges. Un jardin au destin extraordinaire.

Le Jardin déroule vers le fleuve un long tapis fleuri encadré par des allées cathédrales de platanes centenaires. La perspective mesure un demi-kilomètre. Ce

n'est pas un trait sévère mais un tableau vivant. Au centre s'épanouissent avec délicatesse deux hectares de bouquets savants qui invitent l'œil à vagabonder. À chaque saison ses légendes. L'amour de ses jardiniers est sans limites. Les esthètes et les abeilles sauvages se pâment et butinent avec gourmandise. Pour les amateurs de nombres ronds, je compte 2 000 arbres, 2 500 arbustes, 8 500 plantes herbacées pérennes et plus de 80 000 plantes saisonnières.

D'un côté de la perspective centrale, vers la Seine, s'est assis dans la pierre le chevalier de Lamarck. Silhouette encapée aux pieds de laquelle glissent de fabuleuses créatures aquatiques, axolotl et nautilus. De l'autre côté se dresse le temple du savoir. L'ancienne galerie de zoologie, bâtie en même temps que la tour Eiffel, abrite des trésors et des histoires. Depuis la fin du xx^e siècle, la Grande Galerie parle d'évolution. Jules Verne aurait adoré sa nouvelle mise en scène. Un million de visiteurs déambulent chaque année devant son bestiaire fabuleux. Émerveillés par sa créativité, inquiets parfois de sa fragilité. À l'est, le long de la rue Buffon, dans l'épaisseur de l'enclos, se nichent la galerie de paléontologie et d'anatomie comparée, l'Herbier national et la galerie de botanique. Non loin de là, des milliers de tiroirs emplis d'échantillons de pierres collectés dans le monde entier sont conservés sous la galerie de minéralogie et de géologie. Les connaisseurs appellent cet endroit « les sous-marins ». J'aurai bientôt la chance d'y regarder des spécimens de roches rapportés des

pôles par le légendaire explorateur Charcot. À l'angle des rues Buffon et Geoffroy-Saint-Hilaire, l'ancienne maison d'illustres naturalistes surveille les métamorphoses quotidiennes d'un jardin expérimental. Ici, tout permet d'apprendre. Observer. Mesurer. Chaque fleur évoque un voyage. Le voyage d'un humain ou celui d'un grain de pollen.

À l'ouest s'élèvent des serres Art déco que surplombe une colline. Une colline artificielle, une montagne d'ordures accumulées au Moyen Âge puis métamorphosée quelques siècles plus tard en un labyrinthe végétal galant surmonté d'une gloriette délicate. Une colline autour de laquelle poussent des arbres vénérables. Certains ont vécu le gouvernement du Bien-Aimé, le roi Louis XV, et ont vu Paris s'enflammer plusieurs fois. Plus bas poussent de jolies fleurs étoilées sur les reliefs accidentés d'une ancienne carrière transformée en jardin alpin. Il y a aussi une école de botanique, une graineterie, un jardin écologique et son cortège d'animaux sauvages. Les corneilles s'y régalaient. En face, bruyante, une ménagerie au charme désuet continue d'alimenter les débats. Derrière se cache le pavillon de la baleine qui, hier encore, abritait sous sa marquise un immense squelette de cétacé pour émerveiller les écoliers. Robert Doisneau, à l'affût derrière son objectif, les a immortalisés en noir et blanc.

C'est à la Révolution que le jardin prend le joli nom de « Jardin des Plantes », mais la passion pour la nature qui l'anime est bien plus ancienne. Le génie du lieu

qui l'habite s'est pris d'amour pour toutes les formes de vie. Partout, dans chacun de ses replis, le Jardin des Plantes accueille le vivant.

Il y a très longtemps, avant que Paris ne se rêve capitale, se trouvait déjà un jardin originel à la géographie prometteuse. Deux cours d'eau aux tempéraments complémentaires venaient s'y embrasser chaque jour : une rivière à castors et un fleuve courant éperdument vers la mer. La Bièvre et la Seine ont enfanté un jardin sauvage, bordé de forêts alluviales et d'îles mouvantes. Les oiseaux, les courants et une riche société de fourmis le jardinaient avec délicatesse. Bien plus tard vinrent les humains. Au Moyen Âge, le jardin devint celui d'une abbaye posée à flanc de colline, Saint-Victor, dont les chanoines dépendaient de Notre-Dame de Paris. Pour cultiver leurs terres, ils modifièrent le lit de la Bièvre. Et son humeur. Dans les franges vagabondes des champs poussait en liberté toute une pharmacopée de sauvageonnes et d'herbes à curé. Ces trésors ignorés finirent par attirer l'attention du médecin attitré du roi Louis XIII, Guy de La Brosse. Le bon docteur aimait y herboriser et partager son savoir. En 1626, le roi acquit ce morceau de paradis, planta une bâtisse, le « vieux château », et destina les lieux à la culture des plantes médicinales. Par édit royal, le jardin devint le plus ancien établissement scientifique officiel de France. Les ors du roi assurent au jardin sa destinée. Il ouvre au public, les médecins et les apothicaires s'y pressent. On

y enseigne en français et, gratuitement, la botanique, l'anatomie et la chimie.

Depuis quatre siècles d'aventures scientifiques cette curiosité pour la nature n'a cessé de croître et révolutionne encore chaque jour notre regard sur la vie. L'observation naturaliste descend désormais jusqu'à l'échelle moléculaire. Dans son premier inventaire, Guy de La Brosse dénombrait mille huit cents espèces dans le Jardin du Roi. Elles sont plus de dix mille aujourd'hui, documentées, inventoriées et offertes à la curiosité des promeneurs. Le « vieux château », devenu Cabinet royal d'histoire naturelle, a ouvert la voie au déploiement d'une myriade de collections et de laboratoires scientifiques, qui forment aujourd'hui le Muséum national d'histoire naturelle, un établissement public de douze sites répartis dans toute la France, où travaillent près de six cents chercheurs. La vénérable institution rayonne dans le monde entier. Elle poursuit sa quête de savoir sur le vivant. Et s'engage pour le protéger.

L'animal y a vite rejoint le végétal. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il y a ceux qui vivent dans le Jardin des Plantes, qui s'y nourrissent, s'aiment dans ses haies ou ne font que passer. Et puis il y a les autres... Je sais de source sûre que sont conservés ici plus de 68 millions de spécimens d'espèces à plume, à poil, à écaille, à l'exosquelette articulé ou au corps mou, mais aussi d'échantillons minéralogiques.

Si beaucoup de ces collections sont visibles dans les galeries ouvertes au public, la plupart demeurent dans

des réserves, à l'abri des dommages du temps, où elles sont consultées et étudiées de près par des scientifiques. Là, loin des regards des visiteurs, se cachent des individus dont je n'avais jamais osé rêver, des créatures disparues et d'autres si fragiles que celles arrivées jusqu'à nous se comptent sur les doigts d'une main. Il n'en reste parfois plus qu'une plume, un os ou une dent. Sur la planète tout entière.

Avez-vous déjà regardé l'envers d'une tapisserie ? C'est une matière presque animale, entre la crinière et la chevelure. Il n'y a ici qu'enchevêtrements de fils, nœuds et mèches ensauvagées. Impossible d'y lire un motif ou d'y reconnaître un dessin cohérent. Un nuage de possibles, voici ce que m'évoquent les réserves de cette fabuleuse institution. J'ai un faible pour les énigmes. Je rêvais d'arpenter ces espaces que j'imaginai invisibles et infinis, peuplés de monstres et de merveilles. Fermées au public pour leur sécurité, ces coulisses sauvages m'obsédaient.

Jacques Cuisin m'a ouvert les portes de ces mondes. C'était inespéré. Improbable. Comme tomber nez à nez avec un dragon à galoche du XVIII^e siècle.

La promenade s'est transformée en expédition. C'est le récit de ce voyage que vous tenez entre vos mains.



2



Notre aventure démarre un mardi de juillet. En cette heure bien matinale, Paris s'apprête à suffoquer. Jacques est déjà là, debout dans l'ombre bleue d'un géant. Le robinier de Jean Robin a pris racine au Jardin des Plantes en 1630. Il est l'arbre le plus vieux de la capitale avec son frère, planté en face de Notre-Dame. Jacques s'excuse : lui ne travaille ici que depuis 1990, mais il traîne dans la Maison depuis longtemps. Il porte une veste de montagne rouge vif. Un tissu technique, léger mais bien adapté aux frimas de haute montagne. La montagne, il connaît. Il a vécu dans les Alpes un temps, d'abord comme cuisinier, puis comme moniteur de ski et, même, comme membre de l'infanterie. Je ne porte qu'un tee-shirt, ça me semblait a priori plus adapté à la saison.

— Prêt ? J'aimerais te présenter quelqu'un... Il nous attend au dernier étage de la GGE. Nous serons seuls. C'est le jour de fermeture. J'ai la clé.

La GGE. Grande Galerie de l'évolution. Le passage de la lumière à l'ombre est brutal. La cathédrale

animale est endormie, plongée dans un silence que je ne lui connais pas.

— C'est une autre ambiance sans les classes et les familles. Et puis on coupe aussi la sono. Tu n'entendras ni l'orage, ni les gazouillis des oiseaux.

Émerveillé, je regarde dans toutes les directions. Jacques bondit de mezzanine en mezzanine. Je reconnais le grimpeur, l'habitué des pierriers. Pendant des mois, Jacques a compté les oiseaux sur les pentes escarpées du massif des Écrins, il en garde des mollets d'acier. Au sommet, tout au bout de l'ultime galerie vertigineuse, se tient dans l'ombre celui que nous sommes venus rencontrer. Le plancher grince sous nos pas.

— Sahib, Nicolas... Nicolas, Sahib !

Ses yeux sont minuscules. Fixes. Noirs. Ténèbres prisonnières d'une bille de verre. Il est massif, trapu. Sa peau épaisse est un cuir ébène aux reflets d'acier. C'est un char d'assaut sur quatre pattes de trois doigts chacune.

— Avant de prendre le large, je voulais te présenter le rhinocéros de Louis XV, le seigneur de la galerie.

Le rhino est patibulaire, Jacques déterminé. Ça promet.

Planifier une expédition est un art. Esquisser le meilleur, envisager le pire. Rien ne se passe jamais comme prévu. Toutes les expéditions dérapent et ce sont souvent ces pas de côté qui révèlent des trésors. Il est de coutume, avant toute aventure, de prendre contact avec des locaux intrépides, des guides éclairés,

des compagnons de confiance qui vous aident à cartographier les contraintes et à repérer les leviers de négociation. Le rhinocéros de Louis XV a le profil de l'emploi. Le surnom de Sahib lui va bien, il tient à la fois du maître de cérémonie hindoue et du caïd de bande dessinée. Je m'approche timidement. Le rhinocéros ne bronche pas. Jacques lui sourit tendrement.

— Il en a bavé, le pauvre vieux. C'est un cadeau de Noël qui a mal tourné. Une histoire rocambolesque. Il a vécu les débuts du Muséum, la transformation des sciences naturelles, et même l'évolution de notre regard sur le vivant. Il était là avant nous et sera là après.

Je fronce les sourcils. J'attends. Jacques est muet.

— Tu me racontes ?

— Non. Je vous laisse en tête-à-tête tous les deux. Il a des choses à te dire...

Jacques tourne les talons. S'éloigne à pas feutrés. Contourne une vitrine. Et rejoint une meute de loups immobiles. Je le regarde effleurer un long museau. Son geste n'est pas une marque d'affection, mais une forme de vigilance. La mort elle-même est fragile.

— Et regarde bien sa corne !

Jacques a disparu. Sa voix résonne dans la grande nef de fonte et de bois.

